



HAL
open science

La Voce et l'identité culturelle européenne

Yves Chevretil Desbiolles

► **To cite this version:**

| Yves Chevretil Desbiolles. La Voce et l'identité culturelle européenne. 1988, pp.29-31. hal-03217344

HAL Id: hal-03217344

<https://hal.science/hal-03217344v1>

Submitted on 4 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémorables

La Voce et l'identité culturelle européenne

Colloque, Lugano, 1-3 octobre 1987

Dans la riche histoire des revues italiennes, **La Voce** tient une place exceptionnelle. Afin d'en explorer quelques aspects particulièrement pertinents en ces années de gestation d'une Europe sans frontières, un colloque intitulé *Le mouvement florentin de La Voce : de l'identité culturelle italienne à l'identité culturelle européenne* s'est tenu au mois d'octobre dernier à Lugano (1). Pourquoi dans cette ville tessinoise ? Parce que Giuseppe Prezzolini, le fondateur de la revue, y passa les dernières années de sa longue vie de centenaire. En 1978, quatre ans avant sa mort, il vendit à la Bibliothèque de Lugano ses archives personnelles qui enferment les noms d'une bonne partie de l'élite européenne. Lugano devint ainsi une étape importante pour l'étude des péripéties intellectuelles vécues par l'Italie du premier *Novecento*.

Giuseppe Prezzolini a dirigé **La Voce** de 1908 à 1914, à l'exception d'une courte période en 1912. Homme de culture et moraliste, l'objectif de Prezzolini était de revitaliser la culture italienne en la sortant une fois pour toutes de son ornière « rhétorique » ; il s'agissait d'atténuer chez trop de lettrés une tendance à se complaire dans « l'oisiveté littéraire » (2). En réaction contre la plupart des autres revues de son époque, Prezzolini a réduit — sans l'éliminer — la part des sujets purement artistiques ou littéraires pour insister sur les travaux critiques touchant l'histoire, la vie civile, les faits concrets en général : « **La Voce** publiera des articles et des notes commentant tous les faits de la vie actuelle, des correspondances sur les institutions de culture, sur les cours universitaires, sur les cercles, sur

les écoles des principales cités d'Italie, sur les bibliothèques publiques et privées, etc. Elle se caractérisera par une volonté commune de sincérité dans la pensée et de brièveté dans l'expression » (3). Ce projet et cette manière symbolisent la valorisation d'une nouvelle pensée efficace, aux généreuses ambitions encyclopédiques. Mais attention ! Pour Prezzolini, l'« éducation par les faits » ne se réduit pas à une gymnastique intellectuelle qui aurait été plus appropriée pour l'Italie de 1908 ; il s'agit plutôt d'une véritable option morale destinée à servir de guide dans l'appréhension du monde, notamment par les jeunes générations. L'importance attachée aux faits ne relève pas d'un pragmatisme vulgaire ; la promotion culturelle et morale de l'Italie est au contraire interprétée comme une recherche idéale d'une culture concrète et populaire. À l'aide des réflexions d'un certain nombre de participants au colloque de Lugano, on peut essayer de comprendre comment cette base didactique a pu se concrétiser dans les pages de **La Voce** et quelles ont été ses limites.

Au temps de **La Voce**, la partie la plus vive de la culture italienne était d'abord anti-positiviste. On reprochait au positivisme de n'être qu'un matérialisme simplificateur, hélas ! solidement incarné dans les mœurs politiques. Cette conviction provoqua chez l'élite anti-positiviste une aversion plus ou moins intense pour la démocratie, telle du moins qu'elle était pratiquée dans le jeune royaume italien. Il n'est donc pas surprenant si, dans le jargon journalistique de l'époque — et notamment dans celui de **La Voce** — ce

mot ait eu une signification péjorative recouvrant la démagogie, le clientélisme, etc. Dans la première **Voce**, celle qui va de 1908 à 1912, la critique de la démocratie se fera au nom d'un combat pour l'affirmation de valeurs éthiques au cœur de l'action politique (Stefano Miccolis, *La cultura liberale e democratica*).

Durant les années de **La Voce**, il y a donc en Italie une atmosphère de fronde qui a pu permettre la réunion conjoncturelle dans une même revue de personnalités provenant d'horizons fort divers. De sorte qu'une étude attentive de **La Voce** révèle la juxtaposition d'une série de contradictions sur lesquelles le colloque à voulu faire la lumière. Prenons par exemple le thème de l'ouverture à la pensée étrangère et du cosmopolitisme intellectuel. L'une des vertus que l'on reconnaît volontiers à Prezzolini et à **La Voce** fut d'avoir promu « une culture nationale ouverte aux autres cultures de l'Europe » (4). Il est vrai que les articles sur des penseurs étrangers furent nombreux et enthousiastes dans les pages de la revue florentine. Néanmoins, cette ouverture se limita aux premières années de **La Voce**, et ne résista pas à la crise morale causée par la guerre expansionniste de Lybie (5). À partir de ce moment, **La Voce** cessa d'être à l'écoute des forces vives de la culture internationale.

(1) Voir la présentation de ce colloque par Henri Jordan et Bruno Somalvico, « Le mouvement florentin de *La Voce* », publiée dans *La Revue des revues*, n° 3, printemps 1987, p. 18-20. Les actes du colloque paraîtront avant la fin de 1988, à Rome, dans la collection « Collana di Storia e Cultura » éditée par la Présidence du Conseil des ministres d'Italie.

(2) Pino Pongolini (a cura di), *I cento anni di Giuseppe Prezzolini*, Lugano : Biblioteca cantonale, 1982, p. 24.

(3) Programme de Prezzolini dans le n° 1 de *La Voce*, cité en français par Noëmi Blumenkranz-Onimus, « "La Voce", voix d'Italie », dans *L'Année 1913. Les formes esthétiques de l'œuvre d'art à la veille de la première guerre mondiale* (sous la direction de L. Brion-Guerry), Paris : Klincksieck, « Collection d'esthétique », 1971, p. 1119.

(4) Voir, entre autres, Blumenkranz, *op. cit.*, p. 1122

Dès le début de **La Voce**, l'intérêt pour les auteurs étrangers n'a pas été neutre. En fait, les références à ces auteurs servirent surtout à la « domestication » de leurs travaux dans le cadre idéologique d'un renouvellement de la pensée italienne. Par exemple, quand, dans un article de 1909, les travaux de Henri Bergson et de Georges Sorel furent amalgamés dans un mouvement de syncrétisme dont Prezzolini avait le secret, Sorel se plaignit d'avoir été lu trop rapidement et reprocha au directeur de **La Voce** sa discussion trop superficielle de Bergson. A vrai dire, les idées nouvelles en provenance de l'Europe ont été le plus souvent importées par Prezzolini comme par les autres collaborateurs de **La Voce** en fonction d'un motif polémique personnel (Franco Zambelloni, « *La Voce* » e *Bergson : un caso ambiguo di cosmopolitismo culturale*).

Un autre exemple de ce cosmopolitisme biaisé est représenté par l'usage que fit Ardengo Soffici de l'apport impressionniste en peinture. Après un long séjour en France où il vécut dans une ambiance semblable à celle de son ami Apollinaire, Soffici revint en Italie conquis par la peinture de Cézanne. Il retint cependant du naturalisme cézannien le rôle fondamental de la terre natale dans l'inspiration artistique. En 1909 toujours, muni de ce parti-pris interprétatif, Soffici publia une série de quatre articles dans lesquels il pose d'abord l'importance historique des Impressionnistes pour leur reprocher ensuite de dissoudre les formes dans la couleur. L'artiste enraciné dans le sol de l'Italie, terre de haute tradition picturale, est le mieux placé pour accomplir le dépassement de l'impressionnisme : « *Amant ardent du génie de notre race, écrit Soffici, je ne m'attends pas à ce que la lumière vienne du nord* ». Voilà un cas type de rhétorique nationaliste s'appuyant sur un internationalisme culturel (F. Zambelloni, *idem*).

A la décharge des « Vociens », signalons que la propension à confondre une cause nationale avec l'intérêt commun n'était pas propre à la seule Italie. On sait que la France, à la même époque, assimilait sa



pensée nationale avec la marche du genre humain vers une civilisation de plus en plus achevée ; par voie de conséquence, son ennemi héréditaire — l'esprit allemand — ne constituait rien d'autre qu'une menace pour l'humanité entière (Pierre-André Taguieff, *Nazionalismo, universalismo, imperialismo : aspetti dell'ideologia francese (1890-1914)*). Ajoutons aussi que les accès de mesquinerie chauvine ne sont pas non plus l'apanage des collaborateurs de **La Voce** ; nous pouvons renvoyer dos à dos Ardengo Soffici et Romain Rolland — pourtant grand internationaliste, s'il en fut un — lorsque ce dernier écrit : « *Je ne suis pas méditerranéen. Je refuse cette vaine et mensongère étiquette, pour moi et pour mon peuple, ma France au-dessus de la Loire* » (6).

Le fameux colloque sur la morale sexuelle organisé par **La Voce** à l'automne 1910 constitue un autre exemple des vicissitudes qui ont marqué la vie de la revue. Le fait de prendre une telle initiative en un temps où ce sujet demeurerait profondément refoulé, relève d'un grand courage qui reste entier à l'actif de **La Voce**. Ce congrès avait de plus été préparé par la publication d'une bibliographie et de quelques articles sur des sujets comme le célibat des prêtres ou le néo-malthusianisme. **La Voce** ne réussit toutefois pas à porter l'opération jusqu'à ses ultimes conclusions. La portée de

l'événement fut restreinte par un manque d'originalité dans les communications qui reprenaient pour la plupart des travaux déjà connus. Mais surtout, le colloque souffrit de l'influence pernicieuse des thèses de Otto Weininger et de son répercutant *Geschlecht und Charakter* (*Sexe et Caractère*, 1903) alors à la mode ; les cinq cents pages mysogines et racistes de l'ouvrage de Weininger auraient préparé le lit de la fameuse « masculinité fasciste ». Finalement, le rendez-vous que s'étaient donné les participants pour l'année suivante a été oublié, emporté par les remous de la guerre impérialiste de Lybie (Alberto Cavaglion, *Weininger e la « questione sessuale »*).

Les événements de Lybie — toujours eux — avaient été portés par une campagne de presse sans précédent en Italie en faveur de la constitution d'un empire colonial. Chaque intellectuel se sentait interpellé ; il devait faire un choix. Giuseppe Prezzolini fit le sien à sa manière. Après 1912, le directeur de **La Voce** est passé d'une simple et solide volonté de réforme de la culture italienne à un « idéalisme militant » ambigu, mais prompt à réclamer un nouvel ordre politique pour le pays. Déjà mis à mal par un parti-pris étroitement patriotique, le refus de la rhétorique troqua la rigueur cognitive pour la discipline collective. Ce point de vue poussera **La Voce** à appuyer l'entrée en guerre de l'Italie en 1914 afin que le royaume, encore jeune et fragile, donne au monde un signe tangible de son existence. Mais pis ! l'« idéalisme militant » ouvrira la porte à une polémique qui dure toujours sur le rôle de **La Voce** dans la genèse du fascisme (Sergio Romano, *Croce e l'idealismo militante di Prezzolini*).

(5) Henri Giordan, « Cosmopolitismo e cultura in Italia al tempo della "Voce" », *Cenobio*, 1987, p. 148-157.

(6) Romain Rolland, *Le Voyage intérieur (Songe d'une vie)*. Paris : Albin Michel (nouvelle édition), 1959, p. 126. Cite par Henri Giordan, *Romain Rolland et le mouvement florentin de la « Voce »*, Paris : Albin Michel, 1966, p. 22.

Pour certains, l'aveu d'un Mussolini reconnaissant l'influence qu'eut **La Voce** sur sa formation de jeune militant, suffit à rendre un verdict (7). Pour d'autres en revanche, l'idéalisme philosophique de la revue n'était intégré qu'en apparence à l'idéologie fasciste ; il s'effaça même au profit d'un historicisme radical plus utile dans l'apologie de l'« *homme nouveau* » chère au fascisme. L'apport de **La Voce** au discours totalitaire se serait alors limité à la diffusion d'une mythologie volontariste et agressive (N. Zapponi, *Il fascismo e « La Voce »*). Là encore s'impose l'incontournable ambiguïté de l'expérience vocienne que Prezzolini n'a jamais vraiment cherché à combler ; en 1952, l'ancien directeur de **La Voce** écrivait encore ces lignes à son vieil ami Papini : « *Une de mes raisons d'admiration pour Mussolini a toujours été celle d'avoir été capable de diriger un peuple comme les Italiens [...] S'il était mort au moment opportun, quelle figure il serait demeuré...* » (8).

On le voit, les paradoxes de **La Voce** ont toujours été à la mesure de ceux de son fondateur. Cela nous oblige à relativiser constamment nos jugements à propos de la revue et de son directeur. Il ne faut pas oublier que l'Italie de cette époque constituait encore dans une large mesure un pays sous-développé où régnait l'analphabétisme. Il était donc urgent de discuter de culture dans le contexte de la révolution industrielle, à partir d'une volonté de construire une pensée italienne commune à tous. En ce sens, le nationalisme de **La Voce** ne peut se réduire à la tentation impérialiste des dernières années (1911-1913). Globalement, il s'agissait surtout de découvrir un certain « *sens de la nation* » nécessaire pour accéder aux temps modernes (Emilio Gentile, *Umanismo e nazionalismo : Le ambivalenze de « La Voce »*).

Les relations entre les collaborateurs ont souvent été tendues. Comment s'en étonner ? Forts de leur expérience acquise à **La Voce**, les principaux collaborateurs de Prezzolini n'hésitèrent pas, le temps venu, de fonder leurs propres revues. Gaetano Salvemini, qui refusa tou-

jours de cautionner l'expédition de Lybie, lança **L'Unità** en 1911. Plus tard, A. Soffici et G. Papini fondèrent à leur tour **Lacerba** (1913), feuille qui s'orienta rapidement vers un futurisme fort agressif. A propos de cette dernière, il était inévitable que Soffici ait cherché un lieu plus amical pour ses idées. On a vu plus haut que Prezzolini entendait laisser une place congrue à l'art. Pour lui, l'art est une belle chose, mais qui sort du champ de l'utile ; les choses concrètes appartiennent à la politique, domaine étranger à la beauté. Pour Soffici, au contraire, l'art offre une prise réelle sur le monde concret et n'est en rien réductible au décoratif. Dans ce contexte, la responsabilité de la chronique artistique à **La Voce** était une tâche ingrate (Mario Richter, *La scoperta delle arti figurative : la mediazione di A. Soffici*).

Le « *dilettante de la culture* » que fut Prezzolini ne possédait pas les qualités qui caractérisent le penseur profond ; il manquait de finesse dans ses analyses et de circonspection dans ses critiques. De plus, ses préjugés anti-positivistes l'ont empêché de saisir les véritables enjeux de la modernité et de comprendre, notamment, l'importance de l'industrialisation.

D'aucuns ont pu dire également que Prezzolini n'était pas à même de produire cette nouvelle culture dont il se fit le chantre (9). Mais il aura été un grand polémiste-essayiste dont la « *verve divulgative* » était intarissable. Il savait poser les questions ; il aura cependant été moins heureux dans le choix de ses réponses.

Yves Chevrefils Desbiolles

(7) Lettre de Mussolini à Prezzolini, 20 octobre 1914. Les 74 lettres du futur Duce à Prezzolini ont été publiées par Emilio Gentile, *Mussolini e « La Voce »*. Firenze : Sansoni, 1973, p. 33-79.

(8) Cité par Renzo de Felice, « Prezzolini, la guerra, il fascismo », *Storia Contemporanea*, XIII, 3, giugno 1982, p. 361-426.

(9) Voir à ce sujet la défense de Prezzolini qu'offre Emilio Gentile dans « L'impegno di un dilettante della cultura », in *Giuseppe Prezzolini 1882-1982*, Bellinzona : Dipartimento della Pubblica Educazione, 1983, p. 9-14.



Prezzolini, Papini et Soffici (1928).

L'aventure singulière de **La Voce** sera une nouvelle fois abordée à Grenoble, le 4 juin prochain, dans le cadre d'un séminaire sur les relations littéraires franco-italiennes organisé par les Universités de Paris-Sorbonne Nouvelle, de Paris - Val-de-Marne et de Grenoble-Stendhal. Les activités auront lieu à la section d'italien de l'Université de Grenoble, (Domaine universitaire de Saint-Martin d'Hères, B.P. 25 X — 38040 Grenoble cedex. Tél : 76.44.82.18).